

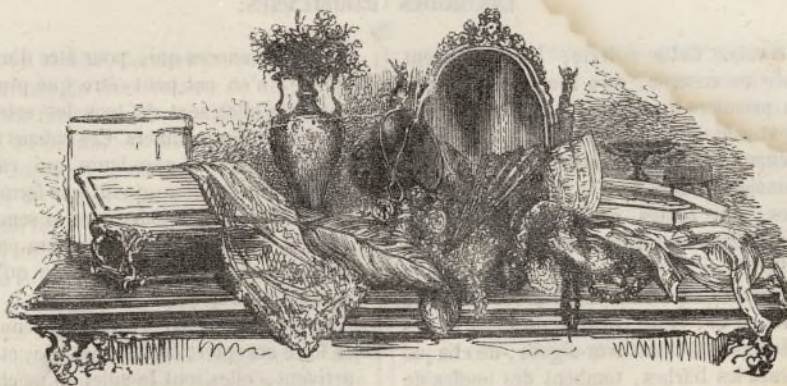


LES MODES PARISIENNES

*Coeffure de M.^{me} Plé borain, rue basse du rempart au coin de la Chaussée d'Antin.
Robes de M.^{me} Célestine Quiller, r. de Choiseul, 23. — Corssets de M.^{me} Dumoulin
rue basse du rempart 44.*

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Imprimé par Henry rue Payson 20. Paris.



L E S

MODES PARISIENNES.



PRIME DE 1851.

A la demande d'un grand nombre d'abonnées, nous avons composé, pour former la prime de 1851, un nouvel album de travaux de dames. Cet album contiendra de très-beaux et très-curieux travaux de crochet, des broderies entièrement nouvelles et choisies avec un soin minutieux.

Toutes les dames auxquelles nous avons montré nos épreuves d'essai ont été d'avis que l'album de 1851 serait le plus beau, le plus complet de ceux que nous avons publiés jusqu'ici.

Cet album peut suffire à lui tout seul pour occuper PLUSIEURS FAMILLES pendant l'année entière.

Il sera prêt et distribué, au plus tard, à partir du 15 décembre.



Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — DE CHAGRÉS A PANAMA : LETTRE D'UNE AMÉRICAINE (2^e et dernière partie), par P. M. — SOUVENIRS DE VOYAGE : UNE COURSE A TIGRE (1^{re} partie), par PAUL JULLERAT. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



La semaine dernière a vu naître beaucoup de jolies toilettes : coiffures parées, guirlandes de fleurs, robes de bal, enfin toutes les plus charmantes coquetteries

du costume féminin. — Cependant la semaine prochaine nous promet encore plus.

Le bal du 10 décembre fait tailler énormément dans le satin et le tulle. Ce bal, pour lequel cinq mille invitations ont été envoyées, sera le plus brillant de ceux qui doivent avoir lieu à l'Hôtel-de-Ville. Il s'étendra de la salle de l'Horloge dans les grands appartements du préfet qui font face au quai; il déploiera surtout ses magnificences dans la grande Galerie des Fêtes, qui regarde l'église

Saint-Gervais. Cette galerie, habituellement transformée en caserne, sera rendue pour cette fête à sa première destination; les troupes qui l'occupaient sont délogées seulement depuis qu'on a dû s'occuper de sa restauration.

Les demoiselles Romain (1) font des coiffures ravissantes pour toutes ces prochaines fêtes; l'une nous a paru remarquable par son originalité, d'ailleurs de très-bon goût: c'est un fond rond avec barbes en blonde noire brodée à fleurs et bordure en or; cette bordure du rond et des barbes découpées à dents très-aiguës; de chaque côté, devant les barbes, tombent des touffes de boucles de ruban de velours noir large d'un centimètre, parmi lesquelles se trouvent des feuillages de feuilles de chêne en or.

Une autre coiffure très-élégante est un double rond de blonde d'argent qui pose sur une guirlande de fleurs de chardons bleu-lumière, d'où retombent une multitude de pistils en argent.

Ces demoiselles font toujours beaucoup de ces jolis bonnets tout en ruban imitant la dentelle.

Ces coiffures de ronds à barbes ou sans barbes se posent sur des guirlandes; ces demoiselles les disposent de manière que le fond se détache facilement lorsqu'on veut pouvoir porter la guirlande seule.

Quant aux capotes, nous l'avons déjà dit, ces demoiselles ont réussi au delà de tout ce qu'on peut dire à leur faire de jolis fonds; ce n'est pas l'éternel fond à porte, ce n'est pas le fond ancien: c'est quelque chose de mieux.

Ainsi nous citerons une capote de crêpe gris-argent à fond souple orné d'un petit fond de blonde; chaque coulisse de la passe ornée d'un biais double froncé et bordé de petite blonde; à droite, un marabout frimaté blanc pour dernier ornement;

— Une capote de crêpe rose ornée sur chaque coulisse d'une sorte de ruche simple en blonde séparée du milieu par un rouleau de crêpe; le fond souple traversé par trois ruches semblables à celles de la passe de la capote.

Le même genre de capote en velours de deux nuances est aussi de très-bon goût; les ruches, simples, sont dans ce cas faites de biais de velours froncé séparés par un rouleau, et ne reçoivent pas de blonde.

Pour le matin, ces demoiselles ornent des chapeaux de castor noir de gros rouleaux de velours noir dessous; elles bordent les passes de trois petits volants de ruban de velours écossais, et mettent les brides en ruban de velours écossais.

Les coiffures que nous avons citées de mesdemoiselles Romain appartiennent toutes à la grande élégance. Elles en font en petit ruban de velours frappé or et rouge, or, rouge, vert, et dans

d'autres nuances qui, pour être d'un genre plus simple, n'en ont peut-être que plus de succès, parce qu'elles sont de tous les soirs: théâtres, soirées d'intimes, dîners. Ces rubans forment deux ronds d'inégales grandeurs qui rappellent les coiffures de sequins; quant à la forme, elle diffère autant qu'il y a de jours dans la semaine.

Cette année, on ne reprochera pas à la mode de rester stationnaire, reproche qu'on lui a fait souvent et toujours injustement.

Les modes nouvelles ont beaucoup de peine à se faire accepter; on les demande, et, lorsqu'elles arrivent, elles sont le sujet de méchants propos.

Il y a quelques années, on voulut faire revenir la mode des passes de chapeau évasées. La maison Beudrant elle-même s'était mise à la tête de ce mouvement révolutionnaire. Cette tentative fut sans succès; l'habitude était prise des pas fermés, l'habitude l'emporta. Depuis, les passes se sont ouvertes peu à peu, et maintenant les chapeaux de toilette sont tout aussi évasés que ceux repoussés il y a quatre ou cinq ans.

La mode des corsages de robes à basques est arrivée plus vite; l'opposition qui s'était manifestée à son apparition n'a pas été de longue durée.

La basque simple est indispensable maintenant pour la robe de drap, la robe de velours, la robe de valencias.

Pour la robe de soie, plus habillé, la basque se fait petite et très-souvent taillée en petites dents; beaucoup de ces basques se terminent à la couture du dessous de bras. Madame Quillet recommande ces dernières, nous nous permettrons de n'être pas tout à fait de son avis; ce qui est un tort de notre part, car il est maladroit de se brouiller avec les autorités: cependant il faut avoir le courage de ses opinions!... Ces basques, qui se terminent de chaque côté, nous semblent gauche; portez des basques ou n'en portez pas, mais n'ayez pas l'air de les avoir laissées en route: tel est l'effet de ces basques qui finissent à la couture du dessous de bras. Nous ne voulons d'exception que pour les tailles très-fortes, qui doivent craindre de se grossir.

Après tout, nous savons très-bien qu'on ne tiendra pas grand compte de notre opinion: en matière de toilette, comme en politique, on discute, mais on ne persuade jamais!

Les robes décolletées sont toutes garnies de corsage dans le style du temps de Louis XV, et cette mode est charmante en ce qu'elle peut se varier d'ornement, tandis que les draperies anciennes étaient toujours des draperies.

Il y avait, l'autre jour, une charmante robe de taffetas rose chez madame Quillet, simplement ornée de ruban. Le corsage avait sa berthe-châle et sa pièce du devant garnies de ruban; c'était un ruban de gaze rose orné d'un côté d'une bordure satinée blanche avec des jours imitant des roues

(1) Rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

en broderie. La berthe, derrière jusqu'aux épaules, était formée de trois volants de ces rubans de gaze; deux rangs seulement descendaient de chaque côté du devant; la pièce était garnie par un énorme nœud de quatre coques de ruban et deux bouts; au ruban de gaze du nœud, était joint un ruban de satin rose cousu au bord de celui de gaze, ce qui doublait sa largeur et le volume de son nœud. La robe avait deux jupes de taffetas, la seconde en tunique ouverte de chaque côté; ces ouvertures retenues par deux gros nœuds de quatre coques et deux longs bouts composés d'un ruban en gaze et d'un ruban de satin cousus ensemble; les deux nœuds de chaque côté garnissaient presque toute la hauteur des deux jupes, car l'un était posé à dix centimètres environ plus bas que la taille, l'autre posé presque au bas de la tunique; les deux bouts de ce dernier nœud tombaient aussi à peu près à dix centimètres au-dessus du bas de la dernière jupe; chaque ouverture de la tunique était bordée de deux petites ruches simples en ruban de satin large de dix centimètres. Cette toilette, nous le répétons, était d'une fraîcheur et d'une simplicité pleine de charme.

Il y a de très-belles robes de soie qui ont des volants à disposition, c'est-à-dire que les volants ont des guirlandes de fleurs brochées, tandis que les jupes sont à bouquets détachés.

Les robes de valencias à disposition de redingote se multiplient beaucoup; il en est qui ont sur le devant un large ruban écossais sur fond uni de couleur plus sombre; ainsi : ruban écossais rouge, vert, noir, sur fond gris chiné. D'autres robes du même genre ont des guirlandes de couleurs vives sur même couleur plus foncée.

Nous n'avons rien à dire de nouveau sur la question des manteaux. La forme paletot domine pour les manteaux de velours, soit brodés de galons, soit garnis de dentelle ou de fourrure. Comme pour les manteaux de drap, la forme de grande pèlerine-crispin est en faveur; les devants de ces pèlerines sont garnis de brandebourgs en galons de soie ou d'une broderie en galons de soie.

Nous recommandons toujours comme complément d'une toilette, ou plutôt comme base principale de la toilette, les corsets de madame Dumoulin (1).

Les magasins prennent déjà l'attitude provocatrice qu'ils ont dans les derniers jours de l'année; dans l'un, c'est une exposition de nécessaires de toilette, de voyage, de travail.

Dans un autre, ce sont tous ces charmants petits meubles en bois de rose, en Boule, ou plutôt genre Boule.

Un troisième bâtit des pyramides en chocolat

praliné; des temples dont les murailles sont en dragées, les colonnades en sucre de pomme, qu'il expose à la curiosité des passants.

Faguer-Laboullée (1), excellent parfumeur connu de vous pour ses parfums, et surtout pour cette aman fine qui vous rend la peau si souple et si blanche que vous ne sauriez plus vous en passer, Faguer, dis-je, expose une riche collection d'éventails à monture de nacre découpée et incrustée d'or, à monture d'ivoire finement découpée et peintures allégoriques;

— Des boîtes pleines de gants du premier choix;

— Des sultanes parfumées pour renfermer vos mouchoirs. Ainsi, en faisant provision d'aman-dine, de poudre de riz, de philcome, excellent produit à base de moelle de bœuf et quinquina pour fortifier la chevelure, qui porte le nom de son auteur, PHILOCOME-FAGUER, vous pourrez encore faire quelques emplettes d'étrennes;

— Les parfums nouveaux, car il y a une mode pour les parfums aussi bien que pour tous les autres objets de toilette, que vous pouvez trouver chez Faguer sont :

- Fleurs de citronniers des Antilles;
- Géranium ro-at;
- Le volcanieria;
- Rose-thé;
- Magnolia;
- Hémérocalle;
- Bouquet des princes;
- Essence bouquet.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Coiffure en ruban lamé composée de coques de rubans et grands bouts tombant de chaque côté.

Robe de taffetas chiné à fleurs, garnie de rubans assortis; un volant de ruban est disposé en tablier de chaque côté du devant en forme de grandes dents, à chaque dent est un nœud de ruban de deux coques et un bout. Le corsage est à berthe-châle en volant de ruban derrière. La berthe est, à partir des épaules, couvertes par trois volants de ruban. Les manches ont une seconde petite manche qui est relevée en draperie de distance en distance par des traverses de ruban.

Chapeau de satin orné au bord, dessus d'un quadrillé de petits rouleaux de velours épinglé et d'une plume posée à gauche.

DE CHAGRES A PANAMA.

Lettre d'une Américaine.

(SUITE ET FIN.)

Nous voilà donc tous montés, ayant en queue une petite mule blanche chargée de provisions de

(1) Rue Basse-lu-Rempart, 44.

(1) Rue Richelieu, 83.

bouche pour un jour et de vêtements de rechange. La route est un sentier qui, pendant la saison pluvieuse, est couvert de boue. Les chevaux en ont toujours par-dessus le sabot, et souvent ils y enfoncent jusqu'aux genoux. Nous partîmes à la file l'un de l'autre, offrant le spectacle le plus pittoresque, pour ne rien dire de mieux. Je dois avouer, d'ailleurs, qu'occupée à me tenir en équilibre sur la selle vacillante où j'étais assise, il me fut impossible de bien juger de l'effet de notre procession.

Le terrain s'élève graduellement au sortir de Gorgona. Au moment où je commençais à me familiariser avec ma position, nous arrivâmes tout à coup, par méprise, comme je le crus d'abord, devant un précipice presque perpendiculaire et parsemé de trous de trois pieds de profondeur remplis d'une boue noire et épaisse. Le cheval qui se trouvait en tête rapprocha ses pieds de derrière de ses pieds de devant, tendit les jarrets et se laissa glisser, en un instant il avait disparu; celui qui le suivait en fit autant. Quand mon tour de glissade arriva, je lâchai la bride, je m'attachai à ma selle avec les deux mains et, poussant un profond soupir, je m'abandonnai à la garde de la Providence. A ma grande surprise, je me trouvai tout aussitôt saine et sauve au pied de la descente. Mais on n'est pas plutôt en bas qu'il faut remonter, et au lieu de se tenir penché en arrière sur sa selle, on se voit alors forcé d'avoir sa tête sur le cou de la monture, car les mules, en gravissant les hauteurs, ont le pas sautillant comme les chèvres; aussi ne trouvai-je rien de mieux à faire que d'empoigner d'une main ferme la crinière de ma bête et de tenir de l'autre main le pommeau de la selle; puis, en étudiant les mouvements de la mule et en m'y prêtant, je parvins à me maintenir dans un juste milieu entre la tête et la queue. Les yeux fixés sur ceux qui me précédaient, je m'attendais à chaque instant à voir les animaux rompre sous leurs fardeaux. Plus d'un tomba sur les genoux ou sur la hanche, mais ils se relevèrent d'eux-mêmes sans démonter leurs cavaliers. Ma mule, bien qu'en général elle eût le pied sûr, ne fut pas si heureuse : elle enfonça dans un trou rempli de boue, et son sabot se trouva pris entre les racines d'un arbre. Je me dégageai le plus vite que je pus, mais déjà j'avais de la vase jusqu'à la ceinture; toutefois je me félicitai d'avoir pu m'éloigner avant que l'animal fit jaillir toute cette fange autour de lui en s'agitant violemment pour se remettre sur ses jambes. Quand j'eus gagné le bord du trou, un de nos compagnons pêcha mon châle qui surnageait, un autre tint la mule qui, une fois dépêtrée, ne fit par le moindre mouvement pour s'enfuir. Je ne saurais trop recommander aux dames qui entreprendront ce voyage après moi de se munir d'un habillement complet de cavalier, ou du moins d'avoir un pantalon de couleur grise,

à la cosaque, attaché à la ceinture par une lanière de cuir de Maroc. C'est le seul moyen de faire cette partie de la route avec quelque commodité. Lorsque j'arrivai à Panama on fut obligé de m'enlever de ma selle et de me porter à moitié évanouie à l'hôtel où nous descendîmes. Les autres dames n'eurent pas tant à souffrir, parce que leurs montures étaient mieux équipées, et quoique ces animaux eussent fait plus d'un faux pas aucune d'elles ne fut jetée à bas.

Il y a plusieurs cabanes entre Gorgona et Panama, qui sont généralement considérées comme des auberges, et où l'on peut acheter à très-haut prix du café, du thé, du jambon, du pain, du whiskey, et quelquefois même de l'eau-de-vie. Des voyageurs logent quelquefois à.... House, (auberge à l'enseigne du ***); mais il est d'usage, en cette maison, de voler les bagages, et l'on y laisse une partie de ses effets, qu'il est parfaitement inutile de réclamer ensuite.

A trois milles de Panama, on trouve une belle route pavée qui conduit à la ville; nos bêtes affaîmées achevèrent de nous disloquer les membres en prenant le grand trot pour arriver plus vite au râtelier. Panama, comme toutes les autres villes ou villages que nous avons traversés, fourmillait de voyageurs. Il ne fallait pas songer un instant à loger à l'hôtel, heureux si, avec beaucoup de peine et de protection, nous réussissions à trouver dans une maison particulière un abri et du linge sec! Nous fîmes enfin cette découverte. Notre projet est de passer les nuits dans cette maison, et de prendre nos repas à l'hôtel de New-York, qui est le meilleur de la ville, et où l'on trouve, pour la modeste somme de 13 fr. 50 c. par jour, un ordinaire qu'on rougirait d'offrir aux voyageurs dans le dernier village des Etats-Unis.

Les environs de la ville sont d'une grande beauté et très-pittoresques. Le premier objet que rencontrent les yeux est la montagne du sommet de laquelle les pirates commandés par Morgan ont bombardé et pris la cité. De longues éclaircies permettent au regard de saisir, à travers un océan de magnifique verdure, l'aspect fugitif des flots de l'océan Pacifique, et d'admirer sur ses bords de belles villas couvertes de lierre et assises en des bois de palmiers, de magnolias et d'orangers. Lorsqu'on pénètre dans la ville, la scène change; elle s'annonce de loin par une double rangée de misérables huttes, espèce de faubourg qu'habitent pêle-mêle des porcs, des chiens et des natifs. Dès que vous avez franchi les portes, vous vous trouvez engagé dans des rues étroites, malpropres, mal pavées et défoncées. Les maisons qui les bordent sont vieilles, basses, obscures. L'étage supérieur forme pignon et s'avance de trois ou quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée. Impossible de se faire une idée de la saleté et du désordre qui règnent dans ces demeures. Les plus belles habita-

tions sont divisées à l'intérieur par des cloisons en planches non rabotées et blanchies à la chaux. Une vitre est, dans ce pays, un luxe auquel aucun habitant n'a jamais osé aspirer.

On suppose qu'il y a deux mille cinq cents Américains à Panama. La population indigène et espagnole compte six mille âmes. Aussi cette ville a-t-elle une apparence de vie et de mouvement qui est tout à fait étrangère à ses anciennes habitudes. Avec un climat admirable, avec un sol d'une fertilité sans bornes, cette cité, habitée par une race indolente, n'offre aux voyageurs rien de plus que ce que la nature produit spontanément. La cupidité des indigènes a été vivement excitée depuis quelque temps par le haut prix qu'ils ont tiré de leurs services; aussi sont-ils devenus d'une probité et d'une loyauté plus que douteuses. La vie d'un étranger est fort exposée hors des murs, surtout quand la nuit est venue, et des centaines de voyageurs se sont vu enlever leurs bagages.

Tel est, à son début, le chemin de la Californie. On a coutume de dire que les voies du ciel sont hérissées d'obstacles; il doit sans doute en être ainsi de la route qui conduit au pays de l'or.

P. M.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

UNE COURSE A TIGRE.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, a dit un rimeur célèbre.

Et il a eu raison.

Cette sentence, tant de fois invoquée, trouve ici tout naturellement sa place. Elle s'applique à merveille à la singulière aventure dont feu le major Bourn a été le héros, il y a quelque quinze ans, et dont il a failli devenir la victime.

Qu'on ne s' imagine pas, ainsi que le titre de ce récit pourrait donner lieu de le supposer, que M. Bourn tenait du Martin, du Van Amburg ou du Carter, qu'il était leur imitateur, leur émule ou leur devancier.

En aucune façon.

Il n'entretenait point de relations familières avec le Lion, ne vivait pas dans l'intimité du Léopard, n'avait nulle estime pour la Panthère, ne recherchait pas le Chacal, et jugeait la Hyène d'un commerce peu agréable et peu sûr.

En fait de bêtes, il n'avait pris à tâche, durant son honorable carrière, que de dompter, autant que possible, les passions de ses semblables et les siennes propres. Il avait réussi quelquefois pour les autres, souvent pour lui-même.

Certains caractères rebelles, certaines natures

récalcitrantes comme il s'en rencontre dans les régiments de tous les pays et de toutes les époques, s'étaient notablement assouplis et apprivoisés à son contact. Les défauts, les mauvais penchants, les mauvaises habitudes, les vices trouvaient en lui un adversaire prudent et énergique. Sa fermeté n'était égalée que par sa douceur, sa modestie que par son enjouement et sa pitié.

Le major Bourn était, sans contredit, l'un des militaires les plus véridiques, les plus simples, et, en même temps, les plus braves et les plus calmes des Trois Royaumes. Le pauvre pouvait, en toute saison, frapper à sa porte, certain d'y recevoir un schelling et un bon conseil, le pain du corps et le pain de l'âme.

M. Bourn craignait tellement d'attirer l'attention sur lui, il avait une telle frayeur de tout ce qui ressemblait à la célébrité, qu'il taisait même à ses meilleurs amis les épisodes extraordinaires de sa vie aventureuse. Il cachait ses actions d'éclat et ses bonnes œuvres comme on cache des fautes. La plus légère atteinte à la vérité lui répugnait autant qu'un mensonge, et le mensonge était à ses yeux l'un des plus détestables péchés.

Un soir, dans un moment d'épanchement, et avec une bonhomie qui aurait suffi, à elle seule, pour convaincre les plus défiants de l'aversion que lui inspiraient l'effet et le charlatanisme, il nous a confié le récit qu'on va lire, et dont la stricte exactitude ne saurait être mise en doute :

« Promettez-moi, dit-il avant de commencer sa narration, de ne la divulguer que lorsque je ne serai plus de ce monde. Devenir peut-être un objet de curiosité, voir mon nom imprimé, être visité comme un animal savant, passer à l'état de Lama ou de phénomène, serait pour moi un chagrin réel, un véritable supplice. »

Cette promesse a été scrupuleusement accomplie.

Maintenant laissons parler le Major.

« Vous vous êtes sans doute demandé plus d'une fois, mon ami, comment n'étant ni jeune, ni beau, ni noble, ni riche, j'étais parvenu à épouser une lady riche, noble, belle et jeune entre toutes? »

Je fis un signe affirmatif.

« J'aimais lady Rowna Mac-Reed, mais je n'en étais pas aimé. L'eussé-je été, que sa famille, l'une des plus puissantes d'Ecosse, aurait refusé son consentement à une union si disproportionnée. Quelques parents et quelques amis avaient en vain essayé de combler la distance qui me séparait de Rowna; mes soupirs y avaient également échoué.

« Mais ce qui était impossible à l'amitié et à l'amour fut possible à un tigre. »

A l'ouïe de ces étranges paroles, j'ouvris démesurément les yeux.

« Pour aplanir les insurmontables obstacles qui me séparaient de Rowna Mac-Reed, pour que

je devinsse son époux, il n'a rien moins fallu que l'intervention d'un Tigre, d'un Tigre royal de la plus fière espèce. »

Un geste d'incrédulité m'échappa.

« Oui, reprit le Major, ce château magnifique, ces gazons veloutés, ces fleurs rares dont le parfum et l'éclat vous ont ravi; ces arbres touffus et vigoureux, ces chevaux qui hennissent et piaffent dans mes écuries, ces valets qui m'obéissent et qui m'aiment, tout ce luxe qui m'entoure, et cette aimable compagne qui me fait l'existence facile et douce, et ces petits hommes blonds et roses qui réjouissent mon cœur et mes yeux, et qui tout à l'heure sautaient sur vos genoux, en un mot, mon bonheur et ma fortune, c'est à un Tigre que je les dois. »

M. Bourn fit une pause qui fut remplie par l'expression muette de mon étonnement.

« Vous n'ignorez pas, continua-t-il, mon goût pour les voyages, surtout pour les voyages lointains et périlleux. Ce goût dominant s'accrut encore de mon amour sans espoir, ou plutôt, au lieu de le combattre, d'y résister comme je l'avais déjà fait et comme je n'aurais pas manqué de le faire en toute autre circonstance, car il est sage de se tenir en garde contre ses penchants même les plus innocents en apparence, je m'en servis comme du remède le plus propre à me guérir, ou tout au moins à me soulager. Connaissant l'inefficacité de la dialectique sur les mouvements du cœur, sachant, par expérience, que la raison et le devoir sont bien souvent des digues impuissantes contre les entraînements de l'esprit et de l'âme, je résolus d'opposer passion à passion.

» Afin de tenir en échec l'amoureux ardent et robuste qui menaçait d'envahir et de bouleverser tout mon être, je laissai librement grandir en moi le voyageur, je l'aidai même, jusqu'à un certain degré, à se développer, convaincu que celui-ci était seul de force à se mesurer avec celui-là, à l'attaquer, à arrêter ses progrès, à le terrasser peut-être, et, en tout cas, aimant mieux subir la lutte de ces deux athlètes que le despotisme d'un seul.

» J'étais dans ces dispositions lorsque je reçus une lettre datée d'une station de missionnaires français située dans l'Afrique méridionale.

» L'un de ces missionnaires, que j'avais connu pendant mon séjour à Paris, qui n'ignorait pas mes inclinations bohémiennes, et pour lequel je ressens une affection mêlée de vénération, m'engageait, dans les termes, les plus pressants, à venir le rejoindre et à passer quelque temps avec lui, non-seulement pour assister à ses travaux chrétiens et civilisateurs, et pour les partager dans la mesure de mes forces, mais encore pour l'accompagner dans une expédition qu'il projetait vers l'Afrique centrale, expédition entreprise par lui et les autres missionnaires en vue de porter la vé-

rité à une tribu importante, et par les naturels dans l'espoir de faire fortune.

» Quoique cette lettre soit longue et écrite au courant de la plume, je tiens à vous la lire. Elle me donna un avant-goût des âpres et dangereuses primeurs qu'il me serait loisible de cueillir et de goûter au milieu de ces contrées vierges.

» Vous, mon ami, vous y puiserez quelques notions exactes sur un pays que vous n'avez probablement pas le projet de visiter, mais qui est curieux et intéressant à beaucoup d'égards. »

M. Bourn, en achevant ces mots, ouvrit un large portefeuille, y prit une lettre composée d'un grand nombre de feuillets, et, après l'avoir gravement dépliée, la débita tout d'un trait et d'une voix sonore.

En voici quelques fragments :

« Mon cher Major,

» Le printemps prochain, c'est-à-dire dans sept mois, nous nous proposons de nous diriger vers le Kalagari, que nul voyageur ne s'est encore hasardé à traverser, et d'essayer de le franchir. Soyez des nôtres! Cent soixante jours environ suffiront pour venir de Londres ici. Il vous en restera quarante ou cinquante pour vous reposer et vous préparer aux fatigues de notre excursion. Afin de la rendre moins pénible, j'ai déjà fait provision de renseignements.

» D'après ceux que j'ai recueillis, et que confirment les connaissances personnelles de quelques-uns d'entre nous et le récit d'un certain nombre de natifs, le pays que nous tenterons d'explorer est situé entre les 20° et 26° degrés de longitude et les 21° et 27° de latitude.

» A l'ouest, le plateau de Kalagari se confond avec celui des Namaquois et des Damaras, il est borné, au nord, par le lac Mokoro, sur les bords duquel vivent les Batlelis; enfin, à l'est, par les peuplades Béchuanases, des Barolongs, des Bamanguatos et des Bakaas. Excusez, mon cher Major, l'étrangeté de ces noms; je n'invente pas, je raconte.

» J'oubliais de vous dire qu'au sud se déroule le Lang-Berg, longue chaîne de montagnes grises.

» Marcher dans le sable ou se cramponner au dos d'un bœuf, tels sont les uniques moyens de parcourir la plaine comprise dans ces limites, moyens également lents et pénibles. Point de montagnes, à moins qu'on ne baptise ainsi quelques monticules de sable; de rivière, pas davantage; rien qu'une surface à perte de vue, sans côte, sans colline, et, ce qui est plus bizarre, sans une seule pierre. Une pierre propre à écraser des pepins de coloquinte ou à moudre du tabac est une rareté précieuse; aussi, au lieu du trépied séchuana, formé de trois cailloux en triangle, dont la plupart des peuplades africaines

» se servent pour faire chauffer leurs pots de terre, et sans lequel elles n'entreprennent guère un voyage de quelque durée, serons-nous obligés de creuser, en guise de fourneau, un sillon assez profond, et de l'évaser, le plus régulièrement possible, aux deux extrémités.

PAUL JUILLERAT.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU GYMNASE. *Les Tentations d'Antoinette*, vaudeville en cinq tableaux de MM. Clairville et Cordier. — VAUDEVILLE. *Le Règne des Escargots*, revue en trois actes de MM. Leuven, Brunswick et de Beauplan.

Le Théâtre-Français possédait un véritable phénix dramatique, une ingénue véritable, ingénue par son âge, ingénue par sa joue rose; par sa lèvre vermeille, par ses trente-deux dents blanches, par ses cheveux blonds, par son sourire, par sa voix, mademoiselle Luther, pour faire en un mot le portrait de toutes les ingénues passées, présentes et futures; le Théâtre-Français a laissé partir mademoiselle Luther; le Gymnase s'en est emparé, et après nous avoir montré sa nouvelle conquête dans la *Grand'mère*, il lui a fait les honneurs d'un vaudeville en cinq tableaux de MM. Clairville et Jules Cordier.

Ce vaudeville s'appelle *Les Tentations d'Antoinette*. Voilà donc mademoiselle Antoinette Luther exposée à tous les pièges, à toutes les embûches de Satan caché sous les traits d'un vieux procureur nommé Laripaillère. Antoinette et sa sœur Toinon vont recueillir une succession considérable, à condition cependant qu'elles justifieront d'une vertu irréprochable. Cela serait chose facile si les ruses de Satan, c'est-à-dire du vieux Laripaillère ne se mettaient de la partie.

Il prend deux démons plein d'esprit, de malice, d'entrain, rompus aux manèges de la galanterie, et pour assurer leur succès il les déguise en hussards. Prenez garde à vous, Antoinette; tremblez, Toinon! Jolicœur et Brindamour sont gens à vous faire perdre votre héritage en un tour de main, en une déclaration.

Si Toinon est fort encline à écouter les tendres propos de l'esprit malin, Antoinette, au contraire, est sur ses gardes, comme son patron saint Antoine. Ni les contredanses des Porcherons, ni les gâteaux, ni le vin de Champagne de la barrière ne sont capables de lui monter à la tête. Tant pis pour mademoiselle Toinon si elle n'a pas la même fermeté, elle en sera quitte pour perdre son prestige et pour épouser le hussard Brindamour. Quant à Antoinette, Satan Laripaillère perdra son temps et ses ruses avec elle. Toutes les conditions pour recueillir la succession sont remplies par elle. Vite elle partage avec sa sœur dont les torts, si tort il y a à se laisser aimer, ont fait une déshéritée. Les bravos du public récompensent amplement mademoiselle Luther de son talent et de sa bonne action.

Aimez-vous l'escargot, on en a mis partout.

L'escargot est une bonne chose, mais il ne faudrait pourtant pas en abuser, sans quoi le public en aura bien vite une indigestion.

N'importe vers quel théâtre vous portez vos pas, vous vous trouvez nez à nez avec des colimaçons vous faisant les cornes.

Cela deviendra bientôt un véritable fléau; et nous sommes perdus si M. Romieu ne se dévoue pas à faire

aux colimaçons une chasse renouvelée de celle qu'il fit naguère aux hannetons.

J'appelle tout d'abord l'attention de ce philosophe sur les escargots qui ont pénétré dans le théâtre du Vaudeville, — ils sont fort désagréables et rendraient promptement cette salle inhabitable, si l'on n'employait pas des moyens énergiques pour les en faire déguerpir.

Je ne vous ferai pas l'analyse de la nouvelle pièce: toutes les revues du monde se ressemblent, — sauf que les unes sont spirituelles et que les autres ne le sont pas.

La revue de MM. Leuven et Brunswick est malheureusement dans cette dernière catégorie.

Sous prétexte des colimaçons, on fait défiler sous vos yeux toutes les pièces nouvelles de l'année, depuis la *Reine de Navarre* jusqu'à *Paillasse*.

LOUIS HUART.

* Les représentations du *Val d'Andorre* ont été interrompues par la retraite de mademoiselle Darcier, et l'on se souvient encore de l'immense effet que produisirent, l'été dernier, la pièce et l'actrice charmante qui nous fit ses adieux par le rôle de Rose-de-Mai. Mademoiselle Darcier est partie, mais Mocker, si distingué, si spirituel, si sympathique, Bataille, que la création du vieux chevrier plaça si haut, Audran, qui joue Stephen avec tant de sensibilité et de charme, Jourdan, charmant dans le rôle de Saturnin, en un mot les principaux artistes qui assurent le succès du *Val d'Andorre*, nous sont restés. Mademoiselle Lemercier a pris très-hardiment et joué avec un grand bonheur le rôle de Georgette, et mardi dernier mademoiselle Grimm a remplacé mademoiselle Darcier.

C'est à cette tentative de la jolie cantatrice que s'attachait principalement l'intérêt.

La tâche de mademoiselle Grimm était dangereuse. Elle ne s'en est pas effrayée. Elle a abordé son rôle franchement, elle en a rendu les accents émouvants et pathétiques, elle l'a dit avec intelligence, elle l'a joué avec autant d'âme que de passion. Sa grande et dramatique voix convenait d'ailleurs à la belle et large musique d'Halevy. Pour tout dire, mademoiselle Grimm nous a rendu le *Val d'Andorre*, qui désormais, grâce au talent et à l'audace si heureusement accueillie de la jeune actrice, va reprendre dans le répertoire la place qui lui appartient et qu'il ne quittera plus.

INSTITUT HYGIÉNIQUE ET CALLIDERMIQUE,

Rue de Grammont, 5.

Les soins hygiéniques réclamés par la peau méritent une attention spéciale. La peau est celui de nos organes qui offre une plus grande étendue et par conséquent le plus de prise aux influences étrangères extérieures. Un léger trouble dans ses fonctions altère sa beauté et souvent la santé. Dès lors, il est facile de comprendre combien il importe de la soustraire aux influences pernicieuses des mauvais cosmétiques.

On admet, sans objection, que toute préparation *phylodermique* ou amie de la peau exige de son inventeur des connaissances médicales et chimiques. Les personnes intelligentes n'ignorent pas que l'efficacité des meilleures recettes est subordonnée à certaines dispositions de l'organe cutané, dont l'étude ne peut être convenablement faite que par des hommes spéciaux, c'est-à-dire initiés aux sciences physiologiques et médicales. Or, l'*Institut hygiénique* offre ces deux garanties. Ses produits sont préparés selon l'art, et il en assure le succès en dirigeant leur mode d'application. En un mot, l'*Institut hygiénique* s'occupe de toutes les questions relatives à l'entretien et au perfectionnement de la beauté, et il indique les moyens les plus propres à corriger ou à détruire les imperfections de l'enveloppe cutanée.



Explication du dernier Rébus.

Halle belle, oies aux mamans, QUE colle haim à dent, sas cage.
(Ah! le bel oiseau, maman, que Colin a dans sa cage.)

LES ÉTRENNES POUR RIRE,

ALBUM DE 25 GRANDES CARICATURES,

Par les dessinateurs des journaux le *Charivari* et le *Journal pour rire*.

PRIX EN NOIR, FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE. 15 FR.

— EN COULEUR, IDEM. 20 FR.

PAR FAVEUR SPÉCIALE POUR LES ABONNÉS du *Journal pour rire* et des *Modes Parisiennes* SEULEMENT :

EN NOIR, FRANCO : 6 FR. — EN COULEUR, FRANCO : 10 FR.

Pour les mêmes prix on peut se procurer les *Étrennes Comiques*, annoncées l'année dernière et vendues également 15 et 20 fr. aux personnes qui ne sont pas abonnées au *Journal pour rire*.

Envoyer un bon de poste à Aubert et C^{ie}, éditeurs, place de la Bourse, 29.



ALMANACH POUR RIRE

Par les Auteurs et Dessinateurs
du JOURNAL POUR RIRE.

(Dessins inédits.)

PRIX : 50 C. ; PAR LA POSTE, 75 C.

A Paris, chez Aubert, place de la Bourse, 29.

Amandine Faguer, pour embellir la peau, l'adoucir et la préserver du hâle et des gerçures. — La supériorité de cette pâte de toilette est constatée par dix années d'expérience et de succès. Chez F. Faguer-Laboullée, rue Richelieu, 83, en face celle Feydeau.

Mantelets, Manteaux, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et C^{ie}, rue Richelieu, 79, au premier étage.

J. de Barthélemy, 7, faubourg Poissonnière.
Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

EXPOSITION DE 1849.

Chauffe-Pieds hydraulique pour la nuit et le jour. — Breveté s. g. du g. — B. VIGUËR, 6, boulevard Beaumarchais, près la Bastille.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.